

Chapitre 1

Résumé des épisodes qui précèdent dans « Une semaine agitée »

Frank, jeune médecin, franco-ivoirien, vient de quitter son pays natal la République de Côte d'Ivoire pour enfin connaître le village de ses ancêtres paternels français. Malgré les événements fâcheux qui ont marqué la première semaine de son installation dans la somptueuse demeure familiale, il a finalement décidé de ne pas baisser les bras et d'y rester, au moins pour une année, en attendant de retourner au pays où sa mère l'attend. Grâce à la fortune de son père, Maxime Grondin, riche propriétaire d'une plantation de café, il vivra aisément sans avoir besoin de travailler dans l'immédiat. Il doit s'habituer aux mentalités des villageois peu enclins à accueillir un étranger qui risque de changer leurs habitudes.

Après les péripéties de la veille qui l'ont amené à se coucher tardivement, le mardi matin, il a beaucoup de peine à sortir de son lit. Les corbeaux, perchés sur le rebord de la fenêtre, regardent à l'intérieur de la chambre à travers les vitres pour l'apercevoir, intrigués de ne pas l'avoir vu dans la cour à cette heure tardive. « Ils veillent sur moi, pense-t-il, les deux mains sous la tête en guise d'oreiller, je ne suis plus seul ici, et moi qui les avais pris pour des ennemis en arrivant mardi dernier ! Quelle méprise ! J'aurais dû écouter

les conseils de ma mère disant qu'il ne faut pas juger sur les apparences qui sont souvent trompeuses. »

Mentalement, il refait le parcours qui l'a conduit ici. Il évoque tristement la mort brutale de son père qui l'a emporté avant d'entreprendre le voyage au pays de ses ancêtres.

Pour ne pas raviver l'émotion qui le submerge, il passe rapidement sur les adieux déchirants de sa mère. Il s'attarde davantage sur son arrivée à l'aéroport Toulouse-Blagnac, s'indigne du mépris de l'employé de la douane pour sa couleur de peau, se remémore la location de la voiture qui l'a mené jusqu'à la maison grâce au GPS, la maison près du lac, où évoluent majestueusement les palmipèdes en chassant les vilains petits canards et qui jouit d'une situation privilégiée. Il avait été immédiatement conquis par le décor des peupliers, transformés en chandelles géantes aux premiers jours de l'automne et qui se reflétaient dans le miroir des eaux ainsi que les roseaux sauvages. Un cadre enchanteur où la vie serait agréable. Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait dans ce village pourtant d'apparence sympathique.

Au centre du bourg, il avait croisé le regard des personnes sortant de la boulangerie, une baguette de pain sous le bras et il avait souri en pensant que, chaque jour, dans leur prière, ils imploraient Dieu « donnez-nous chaque jour notre pain quotidien ». Il s'était dit en riant : que feront-ils si le blé vient à manquer ? Trouveront-ils un produit de substitution pour fabriquer leur baguette à laquelle ils sont très attachés ? Il était prêt à devenir leur ami car il connaissait le proverbe « tiens-toi à distance de celui qui n'aime pas le pain ». Il était plein d'espoir et se sentait presque chez lui.

Devant la haute grille en fer forgé qu'il venait d'ouvrir, l'accueil froid du notaire avait terni ce premier contact plutôt positif qui laissa place à des impressions mitigées et surtout à un immense ressenti de solitude, abandonné à son destin en pays inconnu.

Puis les mauvais souvenirs ont repris le dessus. Frank se souviendra longtemps du jour où il faillit se noyer dans l'étang en montant dans la barque à demi pourrie, sabotée par un acte de malveillance. Il entend encore les balles siffler à ses oreilles lorsqu'il visitait sa propriété. Après avoir attribué cet incident à la maladresse d'un chasseur novice, suite à son enquête, il comprit sa méprise et qu'on en voulait véritablement à sa vie. Il aurait pu s'électrocuter en touchant sa boîte à lettres, puis, être blessé par l'arbre qui s'était abattu sur lui. Il n'oubliait pas non plus l'intoxication par les champignons offerts par Marie-Ange qu'il prenait pour une amie, ni l'hospitalisation qui suivit. Durant cette semaine, son ange gardien avait eu fort à faire pour veiller à le maintenir en vie malgré tout.

Ces événements malheureux lui reviennent à l'esprit en ce moment précis où il se sent seul, bien seul, loin des siens, loin de sa famille africaine. Il se demande s'il parviendra à se frayer un chemin dans ce milieu hostile, rempli d'embûches, qu'il compare à la forêt équatoriale dans laquelle il ne s'est jamais aventuré. Comment a-t-il pu se faire trois ennemis mortels en l'espace d'une semaine ? Marie-Ange, le Notaire, Jacques Deschamps, ces trois esprits malfaisants ne doivent pas avoir la conscience tranquille.

La colère monte en lui et il serre les poings quand il passe en revue les actes de ces tristes personnages. Tout d'abord l'intrusion de Marie-Ange durant la nuit afin de lui dérober des lettres qu'elle croyait écrites de la main de sa mère, et

qui devaient prouver qu'elle était sa demi-sœur, tous deux issus du même père Max Grondin. Par conséquent, son droit à une part des biens de Max ne faisait pour elle aucun doute. Heureusement, l'intervention soudaine de sa mère avait mis fin au quiproquo, celle-ci affirmant n'avoir jamais entretenu de relations intimes avec Max donc, les jeunes gens n'avaient aucun lien de parenté. Frank était tombé des nues en apprenant l'affabulation de Marie-Ange. Il ne voyait en elle qu'une amie tandis qu'elle ne s'intéressait qu'à sa part d'héritage. Comment avait-il pu être aussi naïf !

Il pense au notaire cupide, qui souhaitait également sa mort en raison d'une phrase figurant sur le testament de Maxime : « si mon fils venait à mourir, ma fortune reviendrait à Maître Verdac ». Il n'y était pas allé de main morte le notaire ! Un crime ne l'effrayait pas pour s'accaparer l'argent d'autrui et il avait employé les grands moyens : noyade, électrocution et tout ce qui s'en suit. Frank ne lui trouvait pas d'excuse même si c'était le départ de son père pour l'Afrique qui avait poussé sa fille au suicide.

Quant au docteur Jacques Deschamps, le mari que Marie-Ange a quitté, Frank comprend mieux sa réaction. Le considérant comme un rival après les avoir vus ensemble au restaurant, il a décidé d'abattre Frank comme un lapin ou simplement de l'effrayer au cours d'une partie de chasse. Mais il pouvait dormir tranquille sur ses deux oreilles, le docteur Deschamps, Frank n'était pas prêt à se rapprocher de son épouse, il ne la lui prendrait pas, il pouvait la garder.

« L'argent, toujours l'argent, c'est l'argent qui mène le monde. Si j'étais pauvre, on ne chercherait pas à me nuire, se dit-il. Je suis comme le papillon, sa beauté lui coûte la vie quand il est poursuivi par un collectionneur. Quel dommage pour Marie-Ange ! Je la trouvais sympathique, pure, bien

intentionnée à mon égard. Les choses auraient tourné autrement sans sa rapacité, j'aurais pu l'épouser et partager ma fortune avec elle. Quelle imbécile ! Elle a tout gâché. »

Ensuite, son esprit s'envole vers le village africain qu'il a laissé derrière lui au cœur de la forêt. Un village où il fait bon vivre au sein de la nature, peu corrompu par les méfaits de la civilisation, où les gens se contentent d'être en bonne santé, d'avoir de quoi se nourrir, un toit, même de paille pour se protéger. Ils vivent au jour le jour, ne possèdent rien et n'en espèrent pas davantage. Malgré leur précarité, toujours souriants, ils chantent, dansent en exprimant leur joie de vivre.

Autrefois, ils vivaient de trocs, les hommes de la forêt échangeaient des bananes contre les poissons des habitants des côtes. Les petits coquillages appelés cauris servaient de monnaie. Certes, les Européens ont amené le confort en remplaçant les paillotes par des maisons en dur équipées d'eau courante et d'électricité. Les femmes n'ont plus à se rendre au puits pour quérir de l'eau, ni à ramener les seaux en équilibre sur leur tête. Le soir, une lampe s'allume et chasse l'obscurité, la télévision les met en contact avec le monde entier. Oui, mais ce confort à un coût. Il faut de l'argent pour assumer les frais d'électricité et d'eau, la modernité revient cher.

Ce sont les propos de son oncle maternel, lorsqu'il évoquait ces temps lointains, le soir à la veillée. Les enfants, assis sagement autour de lui, buvaient ses paroles, pour les transmettre plus tard à leur descendance. Elles n'étaient pas inscrites sur du papier, mais dans leur mémoire. Le vieil homme, un sage, très respecté comme tous les vieux du village car ils possèdent l'expérience, avait assisté, impuissant, au bouleversement de la vie quotidienne, avec l'arrivée

subite du progrès. Tout était allé très vite et les villageois passèrent, en un temps record, sans transition, du tam-tam au téléphone portable. Il avait constaté le déclin des villages de brousse et l'exode des jeunes vers la ville, refusant les travaux des champs inhumains sous un soleil ardent, avec des instruments préhistoriques pour retourner la terre alors qu'en Europe des machines agricoles sophistiquées rendaient la même tâche agréable. Les images de la révolution industrielle leur étaient retransmises par la télévision. Avant son intrusion dans les foyers, leur vision du monde se limitait à leur environnement. Alors, pour accéder à la vie meilleure que leur présentaient les images de télé, ils avaient déserté la campagne pour trouver en ville des emplois dans les bureaux, certains même avaient poussé plus loin, vers l'Europe, l'eldorado où ils pensaient ne manquer de rien, où l'argent se ramassait à la pelle comme les feuilles mortes en automne. Ils déchantaient une fois sur place, après s'être ruinés pour payer le voyage avec l'aide des villageois, qui avaient mis la main à la poche, en promettant de les rembourser dès qu'ils auraient fait fortune. Par fierté, dans leur courrier, ils cachaient leur déconvenue aux parents restés au village, et n'osaient pas avouer leurs misérables conditions de vie, dans l'inconfort d'appartements insalubres où leurs frères africains les hébergeaient, à dix dans une pièce où des matelas étaient posés sur le sol pour passer la nuit. Les plus chanceux avaient trouvé des postes de veilleurs de nuit, de balayeurs de rue, des petits boulots divers, ou travaillaient péniblement au marteau-piqueur le long des routes, soumis l'hiver au froid, l'été à la chaleur. Les exilés se retrouvaient dans les banlieues, vivaient chichement pour envoyer leurs maigres économies aux parents qui croyaient qu'ils avaient fait fortune. Pour de l'argent, pour vivre mieux, ils étaient prêts à tout.

Les paroles du vieil homme remontent à sa mémoire, et il éprouve un sentiment de nostalgie en pensant à ce temps révolu, où les relations humaines étaient fortes avant que le pouvoir de l'argent ne vienne tout gâter.

Mais soudain, les croassements des corbeaux le ramènent à la réalité et dans sa chambre dont il a peine à s'extraire. Frank se demande comment il fera pour ne plus croiser, le notaire, Marie-Ange et Jacques ; ce ne sera pas facile dans un si petit village. Saura-t-il leur pardonner ? Trouvera-t-il le courage de les affronter ou reprendra-t-il l'avion pour s'envoler vers son pays d'origine et retrouver les siens ?